Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

4 | 2006

Varia

De Marathon à la victoire de Leucate : lorsque l'actualité des guerres du Roussillon envahit l'œuvre érudite d'un Jésuite toulousain

Anne-Marie Favreau-Linder

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2975>

DOI : 10.4000/anabases.2975

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2006

Pagination : 79-110

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Anne-Marie Favreau-Linder, « De Marathon à la victoire de Leucate : lorsque l'actualité des guerres du Roussillon envahit l'œuvre érudite d'un Jésuite toulousain », *Anabases* [En ligne], 4 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2975> ; DOI : 10.4000/anabases.2975

De Marathon à la victoire de Leucate : lorsque l'actualité des guerres du Roussillon envahit l'œuvre érudite d'un Jésuite toulousain

ANNE-MARIE FAVREAU-LINDER

« À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire »
(Corneille, *Le Cid*, 1635, v. 434)

« Rapportez leur qu'ils ont en teste un soldat qui est ambitieux et qui se réjouit
d'autant plus de ce qu'ils sont beaucoup qu'il aura plus de gloire à les vaincre. »
(propos du gouverneur de Leucate à l'émissaire espagnol,
R. Bary, *La vie triomphante de Louis le Juste*, 1649, p. 89)

Melius parati plus securitatis, gloriae multo minus habereamus
(préface de Pierre Poussines, 1637)

À PARTIR DE MAI 1635, la France de Louis XIII et du Cardinal de Richelieu est en guerre contre l'Espagne. Les fronts sont multiples : des Flandres aux Pyrénées en passant par la vallée alpine de la Valteline. Une des portes d'entrée du royaume de France est la ville de Leucate aux frontières du Roussillon espagnol et du Languedoc français. Les Espagnols entreprennent de s'emparer de la citadelle de Leucate à la fin du mois d'août 1637. La nouvelle suscite l'émoi du Languedoc et de la ville de Toulouse. Toute la noblesse et le peuple du Languedoc s'assemblent sous la direction des chefs de guerre du roi et les troupes françaises parviennent, le 28 septembre 1637, à délivrer Leucate de ses assaillants espagnols. La nouvelle de la victoire suscite l'allégresse générale et plusieurs libelles relatent l'événement. L'écho de ces faits d'armes récents retentit jusque dans la production érudite d'un helléniste toulousain, le Jésuite Pierre Poussines. En ce début d'octobre 1637, Poussines publie sa traduction latine des déclamations du sophiste grec Polémon de Laodicée. Dans sa préface, le Jésuite ne peut s'empêcher de prendre part à la joie générale et célèbre la victoire de Leucate en l'égalant

à la bataille de Marathon. Cette rencontre quelque peu incongrue entre l'histoire grecque et l'actualité militaire contemporaine illustre la manière dont le dialogue entre présent et Antiquité ne s'est jamais interrompu et comment le passé grec et les événements récents interagissent l'un avec l'autre. Les guerres médiques constituent non seulement un point de référence, un modèle culturel et idéologique qui rehausse de son éclat la victoire contemporaine, mais leur image et leur poids symbolique sont à leur tour vivifiés par cette réactualisation.

Éléments contextuels

Le Révérend Père Poussines : brève histoire de l'ascension remarquable d'un helléniste de Toulouse à Rome.

Pierre Poussines (1609-1686) ¹, originaire du diocèse de Narbonne, entre au noviciat des Jésuites de Toulouse en 1624 ², après des études au collège de Béziers. Quelques années auparavant, était arrivé à Toulouse le Père Jean Arnoux, qui avait été prédicateur et confesseur de Louis XIII de 1617 à 1621 et qui recevra la confession du duc de Montmorency lors de son exécution à Toulouse en 1632. Devenu lui-même professeur d'humanités et de rhétorique à Montpellier et à Toulouse, Poussines compose et prononce l'oraison funèbre en l'honneur du Père Arnoux en 1636. Après avoir publié en 1637 ses premières traductions d'œuvres grecques, il est appelé à Paris où il devient, aux côtés d'Henri de Valois, l'élève du Père D. Petau. Ce Jésuite était lui-même un grand érudit, à la fois helléniste, latiniste et hébraïsant de renom. Il enseignait la rhétorique au collège de Clermont et était partisan d'une éloquence latine modelée sur le *stylus Tullianus* ³. De retour à Toulouse en 1642, Poussines enseigne la rhétorique au

¹ Ces informations sont empruntées à l'*Éloge historique du P. Poussines* par le P. Th. LOMBARD, inséré dans le *Journal de Trévoux. Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts*, novembre 1750, t. 2, p. 2536-2553. L'article biographique de L. MORÉRI dans *Le grand dictionnaire historique*, Paris, 1759, reproduit cet éloge. Voir également L.-G. MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. 35, Paris, 1823.

² Le noviciat jésuite, créé en 1593, se situait à la Daurade, cf. P. DELATTRE, *Établissement des Jésuites en France depuis quatre siècles*, t. 4, Enghien, 1956, col. 1270-1316 sur Toulouse, et plus particulièrement col. 1281ss.

³ M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et "Res literaria" de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, 2002³ (1^{re} éd. 1980), p. 249, p. 253-254 et p. 392-407 (chapitre IV, "L'atticisme cicéronien du P. Denis Petau"). Le Jésuite procura une édition et une traduction de Synésius de Cyrène, Thémistius et de l'Empereur Julien. Il semble que Poussines ait entretenu une correspondance avec Petau, cf. T. LOMBARD, *Éloge historique du P. Poussines*, p. 2543.

collège jésuite, établi dans l'hôtel Bernuy, qui abrite aujourd'hui le collège Pierre de Fermat ⁴.

Sa carrière connaît une ascension nouvelle lorsqu'il part pour Rome en 1654, sur la demande du général des Jésuites, pour poursuivre la rédaction de l'histoire de sa compagnie. Il continue également son œuvre de traducteur de la littérature historiographique byzantine avec la publication des œuvres de Pachymère ⁵, travail qui lui a été confié par le cardinal Barberini. À Rome, il fraie avec quelques uns des grands personnages des cours européennes ou de la cour pontificale. Il reçoit ainsi la visite de la reine Christine de Suède, alors qu'il prépare une édition et traduction du *Festin des vierges* de Méthodius, ce qui aurait provoqué la jalousie de Leone Allaci ⁶. Sa connaissance de la langue grecque le fait également désigner pour donner des leçons au prince Orsini et à l'abbé Albani, le futur Pape Clément XI. Il se retire à Toulouse à la fin de l'année 1682 jusqu'à sa mort en 1686.

Poussines est donc représentatif de ces Jésuites érudits et non pas de leurs coreligionnaires plus mondains, actifs à la cour royale et prédicateurs éloquents mais en français, langue accessible à un plus large public. Toute son œuvre, en effet, est rédigée en latin et se partage entre traductions d'œuvres païennes (il s'était apparemment spécialisé dans l'histoire byzantine) et commentaires théologiques, exceptés quelques poèmes et quelques discours de circonstance. Il a mené une carrière locale mais surtout une carrière romaine plutôt que parisienne, en poursuivant son œuvre érudite au collège romain et à la cour de pontifes eux-mêmes modelés par cette culture classique jésuite. Poussines, dans la tradition humaniste, entretient des relations avec les grands lettrés européens, que ce soit le Jésuite D. Petau à Paris, les bibliothécaires et érudits italiens

⁴ P. DELATTRE, *Établissement des Jésuites en France...*, t. 4, col. 1281 : attribution de l'hôtel Bernuy aux Jésuites en 1567, ouverture du collège en 1587.

⁵ Georges Pachymère, *Michael Paleologus*, Rome, 1666 et *Andronicus Paleologus*, Rome, 1669. Poussines avait déjà fait paraître à Paris, en 1651, *l'Alexiade* d'Anne Comnène et les *Commentaires* de Nicéphore de Bryenne en 1661. Sa traduction d'Anne Comnène se fondait sur un manuscrit que le chancelier Séguier avait fait venir de la bibliothèque du cardinal Barberini (sans doute le cardinal Francesco Barberini, neveu du Pape Urbain VIII). Le hasard fit découvrir à Toulouse un manuscrit meilleur, que le juriste Cujas avait offert au Président Faur de Saint-Jory et que le conseiller au Parlement de Toulouse Pujet offrit à Poussines, cf. T. LOMBARD, *Éloge historique du P. Poussines*, p. 2540-2541.

⁶ Le Père Lombard rapporte en effet, dans son éloge de Poussines (p. 2546-47), qu'Allaci aurait mis au défi le Jésuite français devant la reine de Suède, en proclamant que ce serait lui et non Poussines qui ferait paraître l'œuvre de Méthodius. De fait, il aurait antipathisé son édition lors de sa publication. Sur Leone Allaci, philologue et lettré fort réputé, voir M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence*, p. 210 et note 339 ainsi que le *Dizionario biografico degli Italiani*, t. 2, Rome, 1960-1991, p. 456-471.

de la cour pontificale, tels Leone Allaci ou Lucas Holstenius, ou encore le savant néerlandais Daniel Heinsius, qui fut, semble-t-il, son ami ⁷.

La traduction des déclamations du sophiste grec Polémon de Laodicée ⁸ (1637)

La traduction latine des déclamations de Polémon est l'une des premières traductions publiées par Poussines. Elle annonce déjà la spécialisation du Jésuite dans l'hellénisme tardif et byzantin, puisque le sophiste grec Polémon de Laodicée ne fait pas partie des grands auteurs classiques. Cet orateur du règne d'Hadrien est toutefois un éminent représentant du renouveau de l'éloquence et de la rhétorique grecques à l'époque antonine, phénomène connu ensuite sous le nom de Seconde Sophistique ⁹. Les sophistes, qui étaient à la fois des orateurs et des professeurs de rhétorique, pratiquaient dans leurs écoles, mais aussi devant un public plus large, des exercices de déclamations improvisées. Polémon était un déclamateur fort réputé comme l'atteste la biographie que lui consacre Philostrate ¹⁰. Malheureusement son œuvre rhétorique est aujourd'hui perdue à l'exception de deux déclamations à sujet médicale ¹¹, celles dont Poussines propose la première traduction commentée en 1637. Ces déclamations correspondent aux discours opposés prononcés par les pères de deux Athéniens morts en braves sur le champ de bataille de Marathon, Cynégire et Callimaque. Cynégire aurait eu les mains tranchées alors qu'il tentait de retenir un navire perse, le cadavre de Callimaque serait, quant à lui, resté debout, transpercé par les traits ennemis. Les deux pères se disputent le privilège de prononcer l'oraison funèbre des soldats morts à la guerre et, à cette fin, tentent de convaincre leurs concitoyens que leur fils est mort de la manière la plus héroïque.

Poussines intitule plus exactement sa traduction « paraphrase » ; de fait, elle n'est pas d'une fidélité scrupuleuse et se montre souvent beaucoup plus bavarde que le texte grec, repris à l'*editio princeps* donnée par H. Estienne en 1567. Ce caractère de « belle infidèle »

⁷ T. LOMBARD, *Éloge historique du P. Poussines*, p. 2553 et *infra*.

⁸ P. POUSSINES, Πολέμωνος σοφίστου, *Polemonis sophistae orationes quotquot extant duae*, Toulouse (A. Colomiez), 1637.

⁹ Sur le sophiste Polémon de Laodicée, voir A.M. FAVREAU-LINDER, *Polémon de Laodicée : la vie, l'œuvre, la postérité*. “Φρόνημα [...], καὶ νῆ Δία, σοφίαν ” ou l'art d'être sophiste au I^{er} siècle ap. J.-C., thèse de doctorat, Strasbourg, 2003.

¹⁰ Philostrate, *Vies des sophistes* I, 25, traduction anglaise par W. C. WRIGHT, *Philostratus and Eunapius. The Lives of the Sophists*, Londres, 1961³. Traduction française dans notre thèse de doctorat.

¹¹ Polémon, *Pour Cynégire* et *Pour Callimaque*. Les déclamations de Polémon n'ont pas été éditées récemment dans les collections traditionnelles de textes anciens. On dispose donc soit de l'édition ancienne de H. HINCK dans la collection Teubner, *Polemonis Declamationes quae extant duae*, Leipzig, 1873, soit de l'édition récente de W. READER, *The Severed Hand and the Upright Corpse : The Declamations of Marcus Antonius Polemo* (Society of Biblical Literature Texts and Translations, Greco-Roman Series, 12), Atlanta, 1996. Nous en proposons une traduction française dans notre thèse de doctorat.

latine lui fut également reproché pour sa traduction de Pachymère ¹². Toutefois, Poussines suivait là, sans doute, à la fois les préceptes de Cicéron et les principes posés par son maître D. Petau, qui revendiquait une traduction fidèle au sens du modèle grec, mais libérée du mot à mot et rédigée dans le style propre au latin ¹³. Outre des notes de commentaire, Poussines adjoint une traduction latine abrégée de la vie de Polémon par Philostrate, ainsi que de la notice que la Souda consacre au sophiste. On ne saurait trouver d'explication unique et certaine au choix que fit Poussines de traduire les déclamations de Polémon, toutefois plusieurs motifs ont pu y contribuer. En 1607, Daniel Heinsius publie les *Dissertationes* de Maxime de Tyr et y joint, en note explicative à une allusion aux Marathonomaques, une brève déclamation de sa composition ¹⁴. Celle-ci lui a été inspirée, dit-il, par la lecture d'une déclamation de « quelque Grec », intitulée *Pour Callimaque*, et le philologue néerlandais se propose de traiter à sa manière le sujet. Or, Poussines donne à son tour la *declamatiuncula* de Heinsius en note à sa traduction latine du *Pour Cynégire* de Polémon (p. 116-117). Il est donc possible que l'ouvrage d'Heinsius ait piqué la curiosité du Jésuite et l'ait conduit à rechercher puis traduire les *declamationes* de ce mystérieux *Graeculus*. En outre, la popularité de la Seconde sophistique aux XVI^e et XVII^e siècle – même si le style asianiste suscitait la controverse et que le qualificatif de « sophistes » était une manière injurieuse de disqualifier les Jésuites – constituait un climat propice à un tel travail ¹⁵. Enfin, il est probable également que l'enseignement rhétorique que le jeune professeur commençait à dispenser ainsi que la pratique, toujours d'actualité,

¹² T. LOMBARD, *Éloge historique du P. Poussines*, p. 2545.

¹³ Poussines, au seuil de sa traduction (p. 32), insère en effet un extrait du *De optime oratorum genere* (*Du meilleur genre d'orateurs*, 14 et 23), dans lequel Cicéron revendique une traduction latine des discours de Démosthène et d'Eschine, dont le style rende le génie de l'éloquence grecque et corresponde à la forme propre à la langue latine plutôt qu'à une fidélité littérale (*nec converti ut interpretes, sed ut orator*). Sur les préceptes de Petau et son influence sur Poussines, cf. M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence*, p. 395-396 et T. LOMBARD, *Éloge historique du P. Poussines*, p. 2543 : (à propos de sa traduction de Nicéphore Bryenne) « La traduction qu'il en donna, avec des commentaires et des notes, fut une preuve nouvelle de la connoissance qu'il avoit de l'Empire d'Orient. Il avoit parcouru le vaste pays de l'Histoire profane et sacrée. Comment n'eût-il pas fait des progrès immenses dans cette carrière, secouru par une mémoire admirable, éclairé par une saine critique, et toujours guidé par le [lacune] de la méthode qu'il tenoit du P. Petau ? »

¹⁴ D. HEINSIUS, *V. C. Maximi Tyrii, Philosophici Platonici Dissertationes XLI. Graece*, Leyden, 1607. La déclamation d'Heinsius se trouve en note au nom "Polyzelos" apparaissant dans la *dissertatio* 35.

¹⁵ La diffusion de la Seconde sophistique dans l'Europe du XVII^e siècle est liée à l'achat de manuscrits grecs et aux premières éditions données de ces orateurs impériaux par les humanistes au début du XVI^e siècle. Cf. M. FUMAROLI, *L'âge de l'éloquence*, p. 215, note 353. Le maître de Poussines, le Père Petau, édite Synésius de Cyrène, « sophiste chrétien », grand admirateur de Dion de Pruse. Sur les accusations de « sophistes » portées par les représentants de l'érudition gallicane à l'encontre des érudits Jésuites du collège de Clermont, voir M. FUMAROLI, *op. cit.*, p. 254-255.

de la déclamation dans les écoles jésuites, aient incité ce dernier à rendre accessible un modèle antique célèbre. Poussines composa et prononça lui-même plusieurs déclamations, publiées avec ses discours dans l'édition de 1681 de ses *Orationes*¹⁶. Les sujets en sont empruntés aussi bien à l'Antiquité classique qu'à la tradition chrétienne et même à des questions plus contemporaines¹⁷. La traduction latine des déclamations de Polémon, qui prend place au tout début de son activité littéraire, valut à Poussines une certaine célébrité qui contribua à lancer sa carrière : l'année même qui suivit la publication des déclamations et des opuscules de Nicétas Choniates, Poussines fut invité à Paris.

Le dédicataire de la préface de 1637, Jean-Baptiste de Ciron

Poussines dédie sa préface au « très noble et très éminent Seigneur chevalier Jean-Baptiste de Ciron, membre du consistoire et président couronné à la cour suprême du Parlement de Toulouse, si digne d'une telle fonction ». La famille de Ciron s'illustrait à la fois dans la carrière ecclésiastique et dans la carrière juridique et politique. En effet, les deux frères de Jean-Baptiste de Ciron furent, pour l'aîné, Jean, archidiacre d'Albi et pour le second, Innocent de Ciron, chanoine de Saint-Etienne et chancelier de l'Université, où il avait été professeur de droit canon. Les trois fils de Jean-Baptiste de Ciron héritèrent de ces carrières respectives : François, archidiacre d'Albi sur résignation de son oncle, Jean-Baptiste qui fut, comme son père, président au Parlement et Gabriel, le plus connu¹⁸, qui remplaça son oncle Innocent comme chanoine de Saint-Etienne et chancelier de l'Université.

Le correspondant de Poussines était conseiller au Parlement de Toulouse depuis au moins 1610¹⁹. Il devint ensuite avocat général et « renoua, par un brillant anneau,

16 Pierre POUSSINES, *Orationes, editio secunda priore auctior*, Toulouse, 1681. La traduction des déclamations de Polémon y est d'ailleurs reprise. Je n'ai pas pu consulter, en revanche, la première édition de ce volume, parue en 1654.

17 Ainsi, l'une met en scène la figure de Caton (*or.* 5 et 6), tandis que le sujet d'une autre est tiré du livre des *Macchabées* (*or.* 16). Enfin, les *orationes* 11 et 12 présentent deux avis opposés sur l'intérêt des navigations lointaines, la partie *Pro nauigationibus orientalibus* étant soutenue par Vasco de Gama.

18 Voir H. RAMET, *Histoire de Toulouse*, Toulouse, 1935 (réédité par C. CAU, 1994), p. 497-499, et P. WOLFF, *Histoire de Toulouse*, Toulouse, 1958, p. 266-269 : Gabriel de Ciron (1621-1675) fut prédicateur de la duchesse d'Orléans et prit part aux négociations de paix lors de la Fronde. D'obédience janséniste, il était devenu le directeur de conscience du Prince de Conti qu'il assista sur son lit de mort. À Toulouse, il fonda avec Mme de Mondonville la congrégation des Filles de l'Enfance, qui fut fermée à la fin du XVII^e siècle, après dénonciation par les Jésuites de ses liens avec le Jansénisme.

19 Le conseiller Jean-Baptiste de Ciron est confirmé dans sa charge, lorsque Louis XIII, en 1610, reconduit les magistrats du Parlement de Toulouse dans leurs fonctions. Cf. A. BRÉMOND, *Nobiliaire toulousain*, Toulouse, 1863, et M. DUBÉDAT, *Histoire du Parlement de Toulouse*, Paris, 1885, tome 1, p. 742.

la chaîne séculaire de l'éloquence au parquet du Parlement²⁰ ». Il dut prendre part au procès et à la condamnation du duc de Montmorency devant le Parlement en 1632²¹. Il poursuivit son ascension dans les grades parlementaires en devenant président à mortier²². En 1638, c'est lui qui eut l'honneur de prononcer le discours de réponse au Prince de Condé venu exhorter les Toulousains à concourir à l'effort de guerre. Il semble que son fils lui succéda au Parlement en 1643²³.

Poussines place donc son œuvre sous le patronage d'une des personnalités importantes de Toulouse²⁴. Jean-Baptiste de Ciron, en tant qu'avocat puis président, était un homme de culture à l'éloquence reconnue, ce qui le disposait à apprécier la subtilité des arguments des déclamations et l'élan grandiose des morceaux de bravoure. En outre, ce représentant de la noblesse de robe perpétuait la tradition érudite de sa classe et possédait

²⁰ M. DUBÉDAT, *Histoire du Parlement de Toulouse*, tome 1, p. 744, et tome 2, p. 197.

²¹ M. DUBÉDAT, *Histoire du Parlement de Toulouse*, tome 2, p. 182-192, en particulier p. 186. Poussines, pour amplifier l'éloge de son destinataire, détaille les éléments de sa supériorité sur Polémon. Si Polémon était un sophiste ingénieux, il n'a cependant traité que « des causes obscures et puérides », ce ne fut qu'un « orateur populaire ». Le président de Ciron, à l'inverse, est un « orateur royal », qui a plaidé chaque jour pendant de longues années « pour la défense de l'impôt, la majesté du Prince, la situation du Royaume, les dispositions en faveur de la paix publique, le salut commun, la tranquillité et la dignité de l'État ». L'énumération correspond sans doute aux fonctions traditionnelles d'un conseiller au Parlement ; pour autant, certaines d'entre elles avaient trouvé une illustration fort concrète dans les événements contemporains. Ainsi, le duc de Montmorency fut condamné notamment pour crime de lèse-majesté : cf. S. DUPLEIX, *Histoire de Louis le Juste XIII du nom*, Paris, 1635, p. 424. De même, la mention de la défense de l'impôt pourrait faire écho aux émeutes suscitées à Toulouse l'année précédente (en 1636), par une levée extraordinaire en Languedoc. Devant le mécontentement de la population, le Parlement avait référé au gouvernement royal les remontrances et demandé de surseoir à cette levée, en vain. Il dut alors réprimer très fermement les troubles populaires qui s'élevèrent à Toulouse contre son institution, cf. M. DUBÉDAT, *op. cit.*, p. 201-202.

²² Il faut sans doute comprendre *diademato* comme une référence au mortier des présidents du Parlement, et l'on peut également supposer que la *suprema curia Parlamenti Tolosani* désigne la grand'chambre. Le titre de « membre du consistoire » signifie probablement que Ciron avait part, en tant que magistrat au Parlement, aux réunions du conseil de Bourgeoisie des Capitouls qui se déroulaient dans la salle du petit consistoire : cf. M. TAILLEFER, *Vivre à Toulouse sous l'Ancien Régime*, Toulouse, 2000, p. 69. Le Président de Ciron fut également par la suite président à la chambre de la Tournelle.

²³ M. DUBÉDAT, *Histoire du Parlement de Toulouse*, t. 2, p. 213 : entrée du Prince de Condé à Toulouse, commandant des armées de Languedoc et de Guyenne, le 28 mai 1638, lors de sa route vers Fontarabie. M. DUBÉDAT, *op. cit.*, p. 233, fait mention des difficultés que le président de Ciron éprouva à faire enregistrer par le Parlement les lettres par lesquelles le Roi l'autorisait à prendre la charge de son père (en 1643).

²⁴ Sur la famille de Ciron, voir également A. DE BEAUREGARD, *Parlement de Toulouse : la société parlementaire au Grand siècle, les expressions profanes de la commande privée (de 1610 à 1680 principalement)*, thèse de doctorat, Toulouse le Mirail, 2001, p. 176-177.

une bibliothèque renommée dans son hôtel particulier ²⁵. Poussines vante, dans son éloge, la bienveillance du Président pour les lettrés et son érudition raffinée. Enfin, le Jésuite évoque, à la fin de sa préface, une dette de reconnaissance qu'il aurait contractée à l'égard du chevalier de Ciron et dont il veut s'acquitter en lui dédiant cet ouvrage et en lui rendant hommage dans la préface. Poussines se décrit comme l'hôte et le protégé du président de Ciron (*vetus hospes et aeternus cliens*), sans qu'il soit possible d'élucider davantage le service rendu par ce dernier au jeune Jésuite. Le président de Ciron partagea certainement l'émotion et l'allégresse de Poussines à l'annonce de la victoire de Leucate, aussi le récit de la bataille, inséré par le Jésuite dans sa préface, ne pouvait trouver en lui qu'un écho favorable. Il avait dû prendre part, en effet, aux mesures d'urgence votées par le Parlement à l'annonce de l'offensive espagnole contre Leucate en septembre 1637 ²⁶.

La préface de 1637 et l'actualité militaire contemporaine

Structure de la préface

Poussines commence sa préface par une brève présentation du sophiste Polémon et le recommande au jugement de son dédicataire. Ce portrait très général de l'orateur grec est, en réalité, dévoué tout entier à l'éloge du Président du Parlement, procédé légitime de *captatio benevolentiae*. L'originalité de la préface réside dans l'irruption brutale de l'actualité qui interrompt le cours attendu de ce prologue, jusqu'alors assez conventionnel. L'auteur en a conscience et éprouve le besoin de justifier contre les critiques ce qui paraît paraître une digression inconvenante et déplacée. L'émotion intense qui l'a bouleversé et arraché à ses méditations, à l'annonce de la victoire, excuse en partie la digression ; la joie à célébrer le triomphe de la Patrie la légitime et en fait presque un devoir. Poussines paraît d'ailleurs revendiquer une éloquence improvisée et inspirée par une forme d'enthousiasme patriotique, où l'orateur s'abandonne aux transports de l'allégresse ²⁷.

Le Jésuite inaugure le récit des événements de Leucate par une comparaison valorisante entre la victoire française et la victoire grecque de Marathon (Préface §§ 6-7).

²⁵ H. RAMET, *Histoire de Toulouse*, p. 515.

²⁶ S. DUPLEIX, *Continuation à l'histoire de Louis le Juste treizième du nom*, Paris, 1652, p. 100-101. M. DUBÉDAT, *Histoire du Parlement de Toulouse*, t. 2, p. 207-208 et C. VASSAL-REIG, *La guerre en Roussillon sous Louis XIII (1635-1639)*, Paris, 1934, p. 50 : le gouverneur de Leucate envoya au Parlement de Toulouse une missive l'informant de l'attaque espagnole. Il est possible que Poussines fasse également allusion à ce rôle des membres du Parlement de Toulouse, lorsqu'il énumère les missions de son dédicataire en tant que président et orateur royal, parmi lesquelles : plaider pour les *rationes publicae pacis* et le *salutem communem*.

²⁷ Préface § 4 : *Efferri me sinam isto aestu*. De même § 17 : *Etiam insanire in tempore sapientis est. Et non modo dulce, quod ille canit, sed etiam honestum est desipere in loco. Mibi sic permitti volo hanc eruptionem quo modo in gratulationibus magnis cives etiam publice saltant connuente censura*.

Ce principe du parallèle lui permet de mettre en lumière la spécificité et la difficulté de la situation des troupes françaises à Leucate et de renchérir en retour sur le mérite éminent de leur victoire. Après avoir rappelé les circonstances défavorables dont surent profiter les ennemis pour lancer leur offensive, l'auteur entame à proprement parler le récit des faits militaires ²⁸. Celui-ci s'articule autour de trois étapes principales, selon un ordre apparemment chronologique : l'attaque de la citadelle par les Espagnols et leur échec à s'en emparer ²⁹ (§ 9 à § 11) ; le siège et les travaux de retranchements (§ 12 à § 14) ; la bataille entre les renforts français et les assaillants espagnols (§§ 15-16). Il est intéressant de mettre en regard la préface du Jésuite avec les relations contemporaines ³⁰

²⁸ On peut consulter, pour un récit détaillé des événements, la relation qu'en fait un historiographe du roi, Scipion Dupleix, quelques années plus tard : S. DUPLEIX, *Continuation à l'histoire de Louis le Juste treizième du nom*, Paris, 1652, p. 98-104. Voir également l'exposé très développé de C. VASSAL-REIG, *La guerre en Roussillon sous Louis XIII (1635-1639)*, p. 41-70. Sur la guerre de Trente ans, voir aussi G. PARKER, *La guerre de Trente ans*, Paris, 1987, p. 230-238 ; L. BELY, *Les relations internationales en Europe XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1992, p. 118-128 ; L. BELY, Y.-M. BERCE, J. MEYER, R. QUATREFAGES, *Guerre et paix dans l'Europe du XVII^e siècle*, Paris, 1991, p. 42-55 ; H. SACCHI, *La guerre de Trente ans*, t. 3 : *La guerre des cardinaux*, Paris, 1991, p. 120-121 ; et *Histoire militaire de la France* sous la direction de P. CONTAMINE, Paris, 1992, t. 1, p. 354-357.

²⁹ Les Espagnols entreprennent le siège de Leucate dès la fin du mois d'août 1637. Le § 11 du récit de Poussines évoque les travaux de siège et surtout l'artillerie engagée pour venir à bout de la citadelle. Le 15 septembre, les Espagnols parvinrent à pratiquer une brèche dans les remparts du château, mais leur assaut fut repoussé par la garnison française ; cf. S. DUPLEIX, *Continuation à l'histoire de Louis le Juste*, p. 100 : échec qui « les fit résoudre à réduire tout cela en poudre à coup de canon ». Poussines, toutefois, anticipe sur la victoire finale des Français en évoquant les machines prises à l'ennemi à la fin du § 11.

³⁰ Nous n'avons pas cherché à recenser de manière exhaustive les libelles sur la victoire de Leucate, mais à en examiner quelques-uns, en particulier lorsqu'ils étaient publiés à Toulouse, pour mettre en perspective la préface latine de Poussines par rapport à la production écrite parue au même moment sur le sujet. Nous avons donc consulté trois récits contemporains en français : *Le Siège et la bataille de Leucate. Avec le plan de la place assiégée, du camp des ennemis & du combat*, imprimé par A. Colomiez, Toulouse, 1637. Ce libelle, anonyme, est attribué à un avocat dénommé Paulhac par A. BARBIER, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, 3^e édition revue par O. BARBIER, 4 vol., 1872-1879. Il offre la relation la plus longue et la plus détaillée sur l'événement (p. 5-87). Dans sa préface, l'imprimeur Colomiez indique qu'il avait déjà publié au préalable une relation de la victoire par un autre auteur, mais dont je n'ai pas trouvé trace. Le second libelle, intitulé *Relation du siège et bataille de Leucate*, fut également imprimé par Colomiez à Toulouse, en 1638. Il est dédié à Monseigneur d'Albi, dont on sait qu'il prit une part très active aux combats. L'auteur a lui-même combattu dans les troupes venues secourir Leucate, sans doute à un poste de commandement militaire, car il rapporte le débat au conseil de guerre, mais son identité demeure mystérieuse, puisqu'il ne signe sa préface que de ses initiales (DSP). Le récit, plus bref, couvre à peine une vingtaine de pages. Enfin, un autre libelle, anonyme et daté du lendemain de la victoire, est la relation de la bataille de Leucate publiée par E. Sue dans la *Correspondance d'Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, chef des conseils du roi en l'armée navale*, etc., tome 1, Paris 1839, p. 506-515.

parues sous la forme de libelles ³¹. L'architecture du récit de Poussines ne correspond pas tout à fait au déroulement des faits. Poussines gauchit en effet légèrement la chronologie, car il distingue deux temps dans le siège : une première phase fondée sur une tactique offensive, puis une phase de siège visant à obtenir la reddition par la durée du blocus, en isolant la citadelle par de nouveaux retranchements. Or les travaux de retranchement et de fortification furent menés de manière continue pendant le siège et parallèlement au pilonnage par l'artillerie. Les libelles suivent plus fidèlement la chronologie, après un préambule sur la situation à la veille de l'attaque espagnole et sur le site de Leucate. Les grands ensembles qui se dégagent de la narration sont le siège et la résistance des assiégés ; les préparatifs de renforts français ; et l'exposé détaillé de la bataille avec son plan stratégique et la disposition des régiments. La relation se termine par un bilan et par la liste des nobles français qui s'illustrèrent dans cette bataille ³².

Ces variations dans la construction du récit correspondent à des différences de point de vue du narrateur par rapport aux événements mais elles trouvent aussi, à l'instar d'autres formes de divergences, une explication dans le fait que ces récits appartiennent à des genres littéraires différents, ce qui implique un contexte de publication et un public visé également distincts. Ainsi, les relations, publiées pour elles-mêmes, de la bataille de Leucate ont probablement été rédigées par des auteurs qui prirent part aux événements ³³, et qui, de ce fait, adoptent un langage précis et technique, soucieux de présenter avec le plus de clarté possible le terrain des opérations, les forces en présence, la répartition des commandements, la stratégie adoptée dans la bataille, les mouvements offensifs, et le bilan de la victoire. Le point de vue privilégié est généralement

31 En effet, outre les ouvrages des historiographes qui paraissent généralement plusieurs années après les événements, les libelles (petits livrets), puis les articles de la gazette de Renaudot permettent de publier sur le vif les actualités militaires et royales ; cf. H. DUCCINI, *Faire voir, faire croire. L'opinion publique sous Louis XIII*, Seyssel, 2003, et, du même auteur, " Propagande et contestation en France au XVII^e siècle ", *Les monarchies française et espagnole du milieu du XVI^e siècle à 1714*, ouvrage collectif coordonné par H. FRECHET et C. HERMANN, Paris, 2000, p. 149-174, p. 162 : « À partir de la déclaration officielle de la guerre à l'Espagne [...], la propagande s'exprime dans des œuvres de circonstance qui célèbrent les événements, c'est-à-dire en ces temps de guerre, les victoires françaises [...] On peut suivre aussi, chaque année, le déroulement des campagnes dans les libelles, et, à partir de 1631, dans la gazette de Renaudot. »

32 La relation toulousaine de 1638 fait exception, car elle adopte, quant à elle, le point de vue des troupes françaises venues secourir les assiégés. Elle se concentre sur le récit des opérations menées trois jours durant par l'armée du duc d'Halluin jusqu'à la bataille et la victoire. Elle ne revient pas sur l'offensive espagnole et la mise en place du siège.

33 C'est le cas des auteurs des relations imprimées à Toulouse en 1637 et 1638. En revanche, le libelle réédité dans la correspondance de Sourdis est plus incertain ; cependant, si l'on peut se fier à la mention liminaire de la date et du lieu (Leucate, le 29 septembre 1637), il est probable que son auteur avait lui aussi participé aux événements.

celui des Français engagés dans les renforts ³⁴, et c'est la relation de la bataille en elle-même qui occupe la majorité du récit. Cette relation historique n'exclut pas pour autant toute prétention littéraire ainsi qu'un certain souffle dans la narration.

Perspective historique et idéologique

Le récit du Jésuite ne répond pas aux mêmes impératifs d'information ou de témoignage, et n'émane pas non plus d'un homme de guerre. Aussi, la bataille donne-t-elle lieu finalement à une narration assez courte, très générale et plutôt confuse, alors que la description des travaux de siège insiste plus longuement sur leur caractère titanesque. Si la confusion de la bataille et le gigantisme des travaux espagnols correspondent de fait à des réalités historiques, et surtout reflètent le sentiment effectivement éprouvé par les combattants français ³⁵, la disproportion dans le développement répond à une stratégie textuelle. La logique du Jésuite est à la fois encômiastique et démonstrative, nullement informative. La construction du récit, le choix des événements, leur présentation servent à exalter la victoire française et à dévaluer en parallèle la puissance espagnole. Or, si les libelles s'inscrivent également dans le cadre de la propagande royale, la préface de Poussines se distingue par le soin particulier pris par son auteur à calomnier les Espagnols ³⁶. Le Jésuite

³⁴ La relation toulousaine de 1637 développe toutefois assez longuement la résistance des assiégés, même si le récit de la bataille occupe un volume textuel bien supérieur.

³⁵ Le récit de la bataille, dans les autres relations, n'échappe non plus à une certaine impression de confusion. Celle-ci s'explique à la fois par la stratégie offensive adoptée par les Français (cinq attaques simultanées sur des fronts différents), ainsi que par une circonstance spécifique, que Poussines omet de préciser : le caractère nocturne du combat. Ces circonstances permettent également de comprendre pourquoi Poussines escamote la fin de la bataille et la victoire, car les Français demeurèrent longtemps dans l'incertitude et l'ignorance quant à l'issue de la bataille ; ils découvrirent, non sans surprise, à l'aube, que la majorité des Espagnols avaient pris la fuite. Cf. R. BARY, *La vie triomphante de Louis le Juste*, dans *Les triomphes de Louis le Juste XIII du nom*, Paris, 1649, p. 89 : « Tous les quartiers étaient aux prises, la victoire qui souvent est irrésolue, penchait tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, les deux partis étaient entre l'espérance et la crainte, l'on ne savait à qui le sort des armes donnerait l'avantage. » Le caractère impressionnant des fortifications espagnoles frappa les Français à leur arrivée, puis au matin de la victoire. Ils furent également surpris par la somme de l'artillerie et de l'armement espagnols qu'ils découvrirent dans les retranchements.

³⁶ La satire des Espagnols est également présente dans les publications populaires, mais privilégie la forme de l'image. Les estampes diffusent le portrait d'un Espagnol caricatural, fanfaron, orgueilleux et glouton, cf. H. DUCCINI, *Faire voir, faire croire. L'opinion publique sous Louis XIII*, p. 476-500. Ainsi la gravure de Bicher, intitulée « Le Capitaine Fumeux » (reproduite p. 483), représente un capitaine espagnol qui « envoie vers le plafond d'énormes volutes de fumée au travers desquelles il aperçoit les villes perdues par les troupes espagnoles », parmi lesquelles Leucate. On trouve néanmoins dans *Le Siège et la Bataille de Leucate*, des traces de ce ton polémique, ainsi p. 20 : « Car il est vrai que les Espagnols... prennent plus de soin à se garder qu'à combattre, à fortifier leur camp qu'à donner des batailles et couvrent par les avantages du travail la faiblesse de leurs armées. »

met au service de la France et du Roi à la fois une rhétorique de l'éloge et une rhétorique du blâme. Ainsi, l'insistance à plusieurs reprises sur les travaux de fortification entrepris par les Espagnols ne sert pas à louer leur génie poliorcétique, mais à démontrer leur lâcheté et l'infériorité de leurs hommes au combat ³⁷. Ces travaux sont présentés non plus tant comme des moyens d'assiéger l'ennemi que comme des retranchements destinés à les dérober au combat, à protéger leur faiblesse et leur couardise ³⁸. À l'inverse, ils démontrent la supériorité de la bravoure française sur l'arsenal technique militaire. Poussines n'hésite pas non plus à railler les Espagnols, recourant à la figure de l'apostrophe pour donner plus de mordant et de rudesse à la moquerie : « Hé ! vous, Celtibères, alors même que l'ennemi n'est pas encore en vue, vous vénerez apparemment un terrassement et vous vous cachez dans des cavernes à la manière des lapins de votre pays ? » Il dresse un portrait charge des ennemis, servi par une rhétorique de la formule brève et frappante : « Il restait la hardiesse au combat. Mais ces hommes redoutent même la lutte. Ils fuient le hasard du champ de bataille. Ils considèrent le combat comme un fléau ³⁹. »

La même nécessité démonstrative amène le Jésuite à accentuer la situation défavorable de la France au moment de l'attaque du Languedoc, pour rendre encore plus convaincant et plus éclatant le triomphe de la puissance française sur les puissances ennemies ⁴⁰. De fait, l'argument s'appuie sur la réalité historique et se retrouve dans les relations publiées à Toulouse : « Sa perfidie (*celle de l'Espagne*) qui surprenait le Languedoc pendant que ses généreux soldats étaient employés aux plus belles occasions de l'Europe, et son envie qui, le flambeau à la main, allumait la guerre aux quatre coins

37 Ainsi §11, commentant l'échec des Espagnols à prendre la citadelle en dépit de l'artillerie déployée et des destructions occasionnées : *experientia manifesto iam probante tanto meliores Hispanorum machinas quam milites esse*. À l'inverse, cette même expérience est porteuse d'une autre leçon pour les vaincus : *illud intelligere... sero ceperunt : animis propugnantium, non aggeribus tutam illam esse munitionem*. On notera la récurrence du vocabulaire de la démonstration.

38 Préface §12 : *moles excitant incredibiles et nescio quos Assyrios aggeres [...] Fossas ingentis operae plures ducunt, si quid esset invium nostrae virtuti, prorsus insuperabiles [...] Iam haec prima confessio infirmitatis ipsorum primum omen victoriae nostrae fuit*. De même §14 : *Non se castris modo continent sed evidenti humillimi pauoris indicio voragines pro fossis, montes pro vallis obiiciunt*. Et encore §15 : *Vere aggeres, turres, propugnaculorum minae, muri, fossae, moenia nihil nisi terricula ignauorum, latibula timidorum, ludibria fortium sunt*.

39 Préface §14 : *Restabat aciei fiducia. At certamen etiam horrent isti. Aleam campi fugiunt. Proelium pro peste habent*.

40 Préface §6 : « Notre péril s'avère d'autant plus grave que l'ennemi, ayant bien réfléchi que nous étions absorbés alors par d'autres affaires et que nous manquions de tout équipement pour la guerre alors qu'ils disposaient, eux, de troupes considérables sous le commandement d'un roi très puissant, nous est tombé dessus. » De même §7 à nouveau : *Sed ea conditio miserrima belli dicta est, ut cum lectissimis, numerosissimis, instructissimis copiis, tot regnorum collatis opibus et conspiratione conflatis, minima parte nostrarum virium, una Provincia, de rerum summa dimicaremus*.

de cet État ⁴¹ [...] ». Toutefois, Poussines déforme quelque peu la vérité historique en prétendant que les expéditions militaires françaises sur les frontières ou dans les pays voisins sont permises par la paix civile intérieure qui règne depuis de nombreuses années : « En vérité, comme il est normal quand on jouit d'une longue période de paix intérieure, certains de nos soldats étaient partis pour étendre les frontières de la Gaule, lors d'expéditions diverses, contre les Italiens, les Burgondes, les Germains ou les Belges ; d'autres étaient envoyés en renfort aux provinces voisines contre un ennemi commun ⁴². » La dernière grande crise politique, la conspiration du frère du Roi et de la reine mère, qui aboutit dans le Languedoc à la révolte de Montmorency, fut réglée à la fin de l'année 1632 (30 octobre), soit à peine plus de deux années avant la déclaration de guerre à l'Espagne (19 mai 1635). En outre, les campagnes, épuisées par les efforts de guerre, sont secouées périodiquement par des troubles populaires. Il paraît donc quelque peu abusif de célébrer la concorde intérieure, mais Poussines ne pouvait que passer sous silence les dissensions internes pour satisfaire à l'éloge de la puissance française royale.

La victoire de Leucate au regard de la guerre de Trente ans

Ce rappel liminaire de la situation de la France, à la veille de l'offensive espagnole dans le Languedoc, replace également la bataille de Leucate dans le contexte plus général de la guerre contre les Habsbourg et contre l'Espagne. Les relations de la victoire de Leucate font écho également – et le texte de Poussines ne fait pas exception ⁴³ – à la propagande royale qui s'est efforcée d'exploiter le succès de Leucate en le présentant

⁴¹ *Relation du siège et bataille de Leucate*, 1638, p. 8. Voir également *Le Siège et la bataille de Leucate*, 1637, p. 9-10 et p. 86-87.

⁴² Préface §7 : *Verum ut in longa possessione domestici otii, partim in expeditiones varias ; Italicas, Burgundicas, Germanicas, Belgicas, propagatum fines Galliae nostri milites abierant ; partim vicinis Provinciis contra communem hostem subsidio missi erant*. Poussines fait ici référence, de manière générale, aux expéditions militaires menées dans les deux premières années qui ont suivi la déclaration de guerre. *Belgicas* peut faire allusion à l'expédition du maréchal de Chatillon dans le pays de Liège (mai 1635) ; *Burgundicas* à la résistance de Saint-Jean de Losne contre les troupes impériales qui avaient envahi la Bourgogne (novembre 1636) ; *Italicas* et *Germanicas* renvoient probablement, de manière plus générale, aux combats en Valteline et en Allemagne. Les « provinces voisines » auxquelles la France a envoyé des renforts peuvent désigner notamment les Provinces unies des Pays-Bas.

⁴³ Poussines interprète la victoire de Leucate dans une perspective de type téléologique : la difficulté particulière de cette victoire était nécessaire à la démonstration et la publication aux yeux de toute l'Europe de la puissance de la France : *Intererat ad decus Franciae hoc intellegi, hoc experientia et rebus ipsis approbari, hoc in Orbis luce constitui : unam privato suo apparatu instructuque nec eo toto Provinciam Galliae gloriosis illis magnorum regum exercitibus profligandis abunde parem ac delendis esse* (Préface §8).

comme une bataille décisive annonçant la défaite complète et prochaine de l'Espagne ⁴⁴. Ainsi, la relation anonyme, rééditée par E. Sue, ajoute, en commentaire au nombre impressionnant des troupes espagnoles engagées à Leucate, que « cette entreprise était le dernier effort d'Espagne et d'où ils espéraient le recouvrement de leur honneur, que la perte des îles [...], la perte de tant de places et de telle conséquence en Flandre et la Franche Comté, Alsace et Allemagne avaient bien ébranlé ⁴⁵ », interprétation qui permet de présenter Leucate comme un aboutissement.

Poussines, lui aussi, met en perspective la victoire de Leucate par rapport aux épisodes précédents de la guerre contre l'Espagne. Il évoque ainsi la victoire espagnole de La Capelle (juillet 1636) par le jeu d'une métaphore fondée sur le sens du nom de la ville en latin (la chèvre) et sur le blason des Flandres (le lion) : « Si un tel berger s'était trouvé là l'année précédente, jamais, assurément jamais, le Lion des Flandres n'eût dévoré la Capelle picarde ⁴⁶. » La référence à la prise de la Capelle lui permet de faire ressortir, par contraste, la résistance héroïque du gouverneur de Leucate, qui, lui, n'aurait jamais laissé tomber sa ville aux mains de l'ennemi. Le Jésuite fait également allusion à la reprise récente des îles de Lérins aux Espagnols en mai 1637 : « Tout récemment encore, alors que le printemps venait de s'achever, nous avons éprouvé aux îles Stoéchades, pourtant extrêmement fortifiées par vos soins et votre vantardise, combien vous étiez des défenseurs peu tenaces des citadelles ⁴⁷ ». La défaite espagnole

⁴⁴ C. VASSAL-REIG, *La guerre en Roussillon sous Louis XIII*, p. 63, note la publicité donnée à l'événement et le souci pris par la Cour d'assurer sa diffusion : « Dans les lettres envoyées aux divers théâtres d'opération, le Roi charge les commandants d'armée de faire connaître aux ennemis la victoire. Il y énumère les pertes espagnoles en hommes et en matériel et fait ressortir que Barri dans son siège de trente jours a reçu 17 000 coups de canon et de bombes. » De manière plus générale, un ouvrage comme *Les triomphes de Louis le Juste XIII du nom*, commandé par la Régente pour l'instruction du jeune Louis XIV, témoigne du souci d'assurer aux victoires militaires de Louis XIII une glorieuse postérité.

⁴⁵ *Relation de la bataille de Leucate dans Correspondance d'Henri d'Escoubleau de Sourdis*, p. 507. Voir également la relation toulousaine de 1637, p. 80 : « Mais ce qui relève d'avantage la gloire du combat, c'est la grandeur de l'appareil que l'Espagne avoit fait pour entrer dans le Languedoc, qui fait voir que notre armée a dans six heures dissipé les préparatifs de trois années et l'entreprise de la plus grande conquête que l'Espagne ait desseignée depuis longtemps. »

⁴⁶ Préface §10. Poussines ne fait pas état, en revanche, de la délivrance récente de La Capelle par les Français en septembre 1637, soit qu'il l'ignorât, soit plus probablement qu'elle s'insérât mal dans sa comparaison avec Leucate à qui elle risquait de voler la vedette.

⁴⁷ Préface §13. Le nom Stoéchades renvoie normalement aux îles d'Hyères, mais la seule victoire récente dans la région, à cette époque, est celle, fameuse, de la flotte française sous la direction de l'archevêque de Bordeaux contre les Espagnols, qui s'étaient emparés en septembre 1635 des îles Sainte Marguerite et Saint Honorat (îles de Lérins). Cf. *Correspondance d'Henri d'Escoubleau de Sourdis*, tome 1, p. 365-395. Cependant, on rencontre de manière interchangeable, semble-t-il, les noms Hyères et Lérins pour désigner ces deux îles dans le récit de l'historiographe S. DUPLEIX, *Continuation de l'histoire du règne de Louis le Juste treizième du nom*, p. 95-96 et 99.

des îles de Lérins constitue pour le Jésuite la première étape de sa démonstration. Elle illustre, en effet, la lâcheté et l'absence de *virtus* chez ce peuple, dans une situation défensive. La bataille de Leucate confirme ce postulat, en apportant la preuve du même défaut dans une situation offensive : « À présent, vous reconnaissez publiquement combien vous n'êtes pas plus vaillants comme assaillants. » Une dernière référence à un autre front de la guerre contre l'Espagne, celui de la Valteline, se devine dans l'évocation des blessures reçues par le général ennemi sur les territoires des Rhètes et des Insubres, lors de combats contre les Français deux ans auparavant ⁴⁸. Poussines renvoie sans doute aux combats menés par le duc de Rohan en 1635, pour chasser les Espagnols et défendre l'autonomie des Grisons. La mention de l'origine italienne du général ennemi permet de déduire que Poussines fait ici allusion à Serbellon ⁴⁹, un des maîtres de camp commandant les forces espagnoles. Là encore, Poussines suggère que la défaite espagnole de Serbellon à Morbegno ⁵⁰ (novembre 1635), en Valteline, préfigurait la défaite de Serbellon à Leucate deux ans plus tard, et que la clairvoyance du général fut ici mise en défaut puisqu'il ne sut tirer partie de son expérience passée.

Au regard des relations contemporaines en français, le récit de Poussines se montre bien moins détaillé et beaucoup plus allusif : il se refuse, en effet, à donner les noms propres des protagonistes ; il privilégie l'allusion savante et complice ; enfin, son but n'est pas d'informer mais de démontrer et de célébrer la puissance de la France. Cet objectif est commun toutefois aux auteurs de libelles et aux historiographes, et comme eux, Poussines tend à amplifier la portée de la victoire de Leucate en conformité avec la propagande contemporaine. Le récit du Jésuite s'en sépare cependant par son statut de préface, par sa langue (le latin), et par le caractère érudit de l'œuvre à laquelle il introduit. La préface de Poussines est un récit savant qui vise à célébrer la gloire française dans un certain milieu, celui des gens de robe et des lettrés.

Cette mise en œuvre littéraire, rhétorique et savante de l'actualité est encore plus flagrante et originale si on prend en compte le référent culturel qui parcourt la présentation de cette victoire, à savoir le passé grec antique et plus particulièrement la première victoire des guerres médiques, Marathon.

⁴⁸ Préface §9 : *Italo duce : qui vir caetera cautus minus recordari visus est illorum vulnerum quae ante hos annos opinor duos in Rhaetorum atque Insubrum finibus a nostris hominibus acceperat luculenta.*

⁴⁹ Giovanni Serbelloni (Milan 1590 – Perpignan 1638).

⁵⁰ S. DUPLEIX, *Continuation de l'histoire du règne de Louis le Juste treizième du nom*, p. 32 ; voir également E. HARDY DE PÉRINI, *Batailles françaises*, Paris, 1894-1906, 6 vol., 3^e série (vol. 3) " Louis XIII et Richelieu ", chap. VIII, p. 200-203.

Leucate et Marathon

Le modèle des guerres médiques

Qu'un Jésuite célèbre une victoire contemporaine en l'égalant aux grandes batailles de l'Antiquité, païenne ou chrétienne, n'est pas surprenant. Poussines est pétri de culture antique et, de plus, l'idéologie royale contemporaine dépeint le roi Louis XIII sous les traits d'un Hercule ⁵¹. Ce qui étonne, en revanche, c'est le choix exclusif des guerres médiques et plus particulièrement de Marathon, qui n'apparaît pas nécessairement, au premier abord, comme la bataille la mieux adaptée à la comparaison. Poussines n'inclut pas, en effet, la référence à Marathon dans un catalogue des grandes victoires passées qui mènerait le lecteur de l'Antiquité à l'actualité, mais choisit de restreindre le parallèle aux guerres menées par les Athéniens contre les Perses. La raison évidente de ce choix est le thème de l'œuvre dans laquelle s'insère la préface, à savoir les déclamations de Polémon qui mettent en scène, précisément, les Marathonomaques.

Le parallèle, toutefois, n'est convaincant et efficace que dans la mesure où Marathon demeure un nom suffisamment célèbre de l'histoire grecque pour éveiller, chez un lecteur lettré, un écho immédiat. Les guerres médiques constituent l'un des épisodes les plus glorieux du passé grec, mais Marathon bénéficie, plus qu'aucune autre bataille, d'un prestige inégalé dans l'Antiquité. Très tôt la victoire de Marathon fut érigée en mythe ⁵². L'oraison funèbre et les panégyriques d'Athènes ont contribué à donner à cette bataille une place inaugurale dans l'histoire athénienne et ils ont joué de son poids symbolique dans la propagande anti-lacédémonienne. Marathon présente en effet l'avantage d'être une victoire remportée par les seuls Athéniens ou presque (à l'exception de l'aide des Platéens), contre les Barbares, pour la liberté et le salut de la Grèce tout entière. À l'époque romaine, Marathon ne flatte plus seulement l'orgueil des Athéniens mais de tous les Grecs. Cette victoire représente toujours une des plus grandes heures de gloire de l'histoire grecque et s'avère surtout un repère culturel pour les Grecs sous domination romaine. La rhétorique de la Seconde Sophistique joue un rôle de relais dans la diffusion et la postérité de celle-ci ⁵³. Si les déclamations de Polémon participent dans une certaine mesure à un phénomène de banalisation et de

51 Une estampe de I. Blondus, parue au moment de la déclaration de guerre à l'Espagne, représente le roi Louis XIII, « vêtu à l'antique et portant les attributs d'Hercule », les pieds posés sur un bouclier et des armes ennemies. Sur sa gauche, le lion d'Espagne est toisé par le coq français. Pour une reproduction et un commentaire de cette estampe, voir H. DUCCINI, *Faire voir, faire croire. L'opinion publique sous Louis XIII*, p. 474-475.

52 N. LORAUX, « Marathon ou l'histoire idéologique », *Revue des Études Anciennes* 75 (1973), p. 13-43.

53 A.-M. FAVREAU-LINDER, « Trois relectures rhétoriques d'un exemplum historique : Cynégire et Callimaque, d'Athènes à Byzance », *Ktèma* 28 (2003), p. 143-154.

vulgarisation de cet événement, qui le relègue parfois, dans d'autres productions rhétoriques, au simple rang d'*exemplum* ou de cliché, elles ont cependant aussi concouru à la transmission du mythe marathonien et procuré des modèles rhétoriques de célébration héroïque. Au XVII^e siècle, les élites françaises sont encore éduquées dans une culture nourrie par l'histoire antique. C'est ainsi que Racine mentionne, dans sa préface à *Bajazet* (1672), l'anecdote de Cynégire, personnage pourtant fort secondaire de la bataille de Marathon ⁵⁴.

Si le sujet des déclamations imposait au premier traducteur de Polémon le parallèle avec Marathon, la victoire athénienne offrait, de manière opportune, un certain nombre de points communs avec la victoire française. En effet, les situations des Athéniens et des Français, à la veille de la bataille, n'étaient pas sans similitudes. Les deux peuples devaient faire face à une invasion étrangère sur leur sol et Marathon comme Leucate sont situées en bord de mer : aux Perses débarquant sur les côtes de l'Attique pouvait répondre l'irruption des Espagnols par voie de terre et de mer dans la plaine de Leucate ⁵⁵. Cette parenté topographique est prolongée par la position stratégique des deux lieux. Marathon est aux portes d'Athènes et Leucate est une ville frontière donnant accès au Languedoc français. Un élément supplémentaire favorisant le rapprochement entre les deux événements est la faiblesse commune des Français et des Athéniens, qui rend plus remarquable encore leur victoire sur l'ennemi. L'isolement des Athéniens à Marathon, souvent souligné par l'oraison funèbre ⁵⁶, fait pendant à la solitude des Français face à la multitude ennemie ⁵⁷. La disproportion des forces engagées et la coalition des peuples dans l'armée adverse sont les traits qui caractérisent les deux batailles. Poussines insiste à plusieurs reprises sur l'infériorité numérique des Français, et présente le combat de Leucate sur le modèle du « un seul contre tous ». Il rappelle à cet égard le précédent de l'armée grecque confrontée aux « trois cents peuples », expression qui sied mieux à l'armée de Xerxès qu'à celle de Darius ⁵⁸. Un tel déséquilibre augurait mal de l'issue de la

⁵⁴ Racine possédait par ailleurs, dans sa bibliothèque, un exemplaire des déclamations de Polémon éditées par H. Estienne, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque du Patrimoine de Toulouse.

⁵⁵ C. VASSAL-REIG, *La guerre en Roussillon...*, p. 50 : « Par la mer, les galères castillanes viennent mouiller dans la baie de la Franqui convoyant barques et brigantins dont sera débarquée l'artillerie. »

⁵⁶ Par exemple Lysias, *Oraison funèbre*, 20-26, ou Platon, *Ménexène*, 240c-240e.

⁵⁷ Les forces françaises étaient environ au nombre de 7 000 hommes, celles des Espagnols faisaient le double (15 à 16 000 hommes) selon l'historiographie officielle ; cf. S. DUPLEIX, *Continuation de l'histoire...*, p. 102.

⁵⁸ Préface §9 : *Impetum fecit in Narbonensem nostram Galliam Hispanicus exercitus. Imo ex Germanico, Italico, Siculo, Balearico, pene instar illius Marathonici trecentis ex Gentibus mixtus exercitus*. Cf. le catalogue de l'armée de Xerxès dans Hérodote VII, 59-100. Polémon désigne fréquemment l'armée perse par l'expression quelque peu hyperbolique de « l'Asie tout entière » (par exemple, *Pour Callimaque* 8).

bataille et explique le caractère inespéré de la victoire ⁵⁹. Poussines, à l'instar des autres sources comme des Anciens eux-mêmes, célèbre le triomphe de l'ἀρετή française sur le nombre et, spécificité plus moderne, sur la τέχνη de l'artillerie espagnole. Dans les deux cas, le succès se traduit par la déroute ennemie ; toutefois, en dépit de ce que suggère Poussines ⁶⁰, les Français, contrairement aux Athéniens, ne poursuivirent pas les fuyards.

Émules des Marathonomaques, les soldats français ont même dépassé leur modèle. Le Jésuite signale, en effet, que la situation des Français était bien plus difficile que celle des Athéniens, quitte à passer sous silence les éléments qui équilibreraient la comparaison. Poussines remarque ainsi que les Français se trouvaient dans une position plus périlleuse, dans la mesure où ils ne purent engager dans la bataille qu'une petite partie de leurs troupes, occupées sur d'autres fronts, à la différence des Athéniens qui mobilisèrent tous leurs soldats. Le Jésuite omet toutefois d'indiquer que le péril était plus grand et plus urgent pour les Athéniens, vu la proximité de Marathon, et que ces derniers avaient eu plutôt moins de temps que les Français pour se préparer à repousser l'offensive. En dépit de ces analogies, le modèle marathonien a ses limites et ne peut servir à lui seul d'antécédent aux combats de Leucate. La guerre entre la France et l'Espagne fut très souvent une guerre de siège, ce qui fut également le cas à Leucate ; or, la bataille dans la plaine de Marathon ne permettait pas de décrire la résistance acharnée des assiégés.

Les guerres médiques, heureusement, pouvaient fournir un parallèle acceptable, avec l'épisode des Thermopyles, évitant au Jésuite de recourir à des précédents peut-être plus ressemblants mais qui l'auraient contraint à renoncer à une certaine unité thématique ⁶¹. Ainsi, les efforts acharnés du régiment français assiégé dans le château de

⁵⁹ R. BARY, *La vie triomphante de Louis le Juste*, p. 89 : « Et il est à croire que les ennemis eussent emporté le dessus, si les Français n'eussent fait de nouveaux efforts et s'ils n'eussent été honteux de disputer si longtemps un prix qui leur appartenait. » S. DUPLEIX remarque, quant à lui, que si l'armée de Serbellon n'avait pas pris la fuite au cours de la nuit, les troupes du duc d'Halluin n'auraient pas été en état de reprendre le combat à l'aube (p. 103).

⁶⁰ Pour accentuer l'identité entre les héros de Marathon et les soldats français, Poussines décrit ces derniers poursuivant les Espagnols en fuite (Préface §6). Or, la bataille se déroula essentiellement de nuit, si bien que les Français ne purent se rendre compte de la fuite de Serbellon. En outre, le duc d'Halluin aurait ordonné à ses troupes de ne pas s'acharner sur les quelques Espagnols encore en fuite à l'aube et qui, pour la plupart, se noyèrent dans l'étang ; cf. S. DUPLEIX, *Continuation de l'histoire*, p. 104. La fuite de Serbellon s'effectua d'abord par bateau jusqu'à Salses, puis par voie de terre jusqu'à Perpignan ; cf. *Relation du siège et bataille de Leucate*, 1638, p. 19. Ce rembarquement du chef espagnol accentue le parallèle avec le modèle perse.

⁶¹ Le Jésuite toutefois ne s'embarrasse pas de tels scrupules dans le discours qu'il compose deux ans plus tard (en novembre 1639), lors du siège de Salses par les Espagnols (or. 3 de son volume d'*Orationes* publié en 1681 : *De Musarum cum Marte concordia*). Il s'agit, il est vrai, d'un genre différent, et le discours se prête mieux que la préface à la multiplication hétéroclite des références à l'Antiquité.

Leucate ⁶² les égalent aux trois cents Spartiates qui luttèrent jusqu'au bout pour contenir et retarder l'avancée perse : « Ces hommes, dès le début, se mirent à offrir un modèle de vertu gauloise, à provoquer l'ennemi, à détourner sur leur personne le péril qui menaçait la patrie, [...] à harceler des adversaires qui étaient bien cent fois plus nombreux, alors qu'eux-mêmes n'étaient que trois cents ⁶³. » La figure fameuse du général spartiate Léonidas s'avère un paradigme éclatant pour exalter la loyauté et l'engagement inébranlable du gouverneur du Barri, résolu à sauver sa citadelle ou à périr ⁶⁴. Poussines, qui distingue rarement une personnalité individuelle et préfère l'éloge collectif ⁶⁵, s'étend plus longuement sur ce personnage, dont il loue la noble extraction et surtout l'origine languedocienne. Lui-même originaire de la région de Narbonne, le Jésuite toulousain n'oublie jamais de citer avec fierté les mérites des Volques Tectosages ⁶⁶.

L'aspect monumental des retranchements espagnols aurait pu conduire le Jésuite à comparer leur gigantisme à la démesure et la mégalomanie des travaux entrepris par

⁶² Les sources consultées font état du courage du régiment du Languedoc commandé par le sieur de Lermond qui s'illustra par plusieurs actes de bravoure ; cf. également C. VASSAL-REIG, *La guerre en Roussillon...*, p. 55.

⁶³ Préface §10. La position stratégique des Thermopyles comme de Leucate conforte l'analogie.

⁶⁴ Poussines ne désigne pas nommément le gouverneur du Barri, toutefois la comparaison entre la situation de Leucate et celle de La Capelle ne laisse pas de doute sur le rôle et l'identité du personnage. Le gouverneur du Barri eut à cœur, semble-t-il, de faire honneur à la tradition héroïque familiale. En 1589, sa mère aurait déjà préféré sauver la citadelle plutôt que de la livrer aux Ligueurs en échange de la vie de son mari ; cf. *Le Siège et la Bataille de Leucate*, 1637, p. 24-26. Le gouverneur du Barri écarta, quant à lui, l'offre des Espagnols qui voulaient acheter sa reddition, par ces mots : « Je ne fais point la comparaison entre l'éclat des pistoles et des belles actions... Le zèle que j'ai pour ma patrie et la fidélité dont je m'honore à l'égard de mon roi, font que je serai toujours plus heureux d'être pauvre en France que d'être riche en Espagne. » (Propos prêtés au gouverneur de Leucate par l'historiographe du roi R. BARY dans " La vie triomphante de Louis le Juste ", *Les triomphes de Louis le Juste XIII du nom*, p. 89).

⁶⁵ Cette particularité le distingue des relations contemporaines en français qui énumèrent, à l'inverse, les nobles seigneurs qui se sont illustrés dans la bataille, et plus particulièrement le duc d'Halluin, que Poussines passe totalement sous silence. Cette différence peut s'expliquer par le parti-pris d'antiquiser le récit mais peut-être également par les origines du traducteur et de son destinataire. Poussines n'appartenait pas apparemment à la noblesse et son dédicataire était un éminent représentant de la noblesse de robe, l'érudit toulousain n'avait donc peut-être pas le même intérêt à exalter la noblesse d'épée que les libelles contemporains.

⁶⁶ Le Jésuite, au seuil de sa préface, rappelle la migration des Volques Tectosages, originaires du midi toulousain, vers l'Orient et leur installation en Asie mineure au III^e siècle av. J.-C., où ils forment une partie du peuple des Galates (cf. Strabon, XIII, V, 1-3). Cette parenté lui permet d'accentuer l'intérêt des déclamations du sophiste asiatique Polémon pour les lettrés toulousains.

Xerxès pour faciliter le passage de son armée. Mais le savant se montre pour une fois moins prolixe et préfère une allusion plus érudite aux môles assyriens hérodotéens et polémoniens ⁶⁷.

La tradition poétique

Au-delà du modèle historique des guerres médiques, Poussines inscrit la victoire de Leucate dans la tradition épique. Si dans un premier temps, le traducteur rivalise avec le sophiste Polémon pour faire l'éloge des combattants français ⁶⁸, il semble, au terme de sa préface, revendiquer un autre héritage, poétique celui-ci ⁶⁹, qui ferait de lui le chantre de ces batailles fondatrices, tel Homère chantant la guerre de Troie, ou Hésiode contant la Titanomachie. Pour narrer l'assaut français contre la circonvallation espagnole, Poussines a des accents grandioses, procédant par amplification et par grandissement épique. Ainsi, les fortifications espagnoles se muent, par l'emploi de la métaphore, en montagnes : « On engage la bataille. Non pas celle des Volques contre les Espagnols, combat facile, mais celle d'hommes contre des montagnes. Et ces montagnes de feu tonnaient avec fracas et lançaient des éclairs, sans arrêt, tout en semant l'horreur et la mort ⁷⁰. » La personnification métamorphose à son tour les montagnes en créatures démoniaques qui, telles Zeus, tonnent et lancent la foudre. Le combat inégal, et pourtant victorieux, des soldats français contre les « machines » espagnoles peut dès lors être dépeint sous les couleurs mythologiques du combat de Bellérophon contre la monstrueuse Chimère. Ces procédés littéraires qui visent à grandir le combat de Leucate pour l'élever au rang d'une bataille épique, exagèrent plus qu'ils ne déforment la réalité d'un assaut mené de nuit sous le feu incessant de l'artillerie ennemie ⁷¹. Ils élaborent une image qui répond au sentiment d'étonnement émerveillé des contemporains et correspond au désir des écrivains qui relatèrent l'événement de souligner sa dimension spectaculaire. C'est ainsi que l'historiographe René Bary rend l'atmosphère de la mêlée : « [...] l'on ne voyait que des nuages enflammés, l'on n'entendait que des bruits épouvantables ⁷² » ; quant à son homologue Scipion Dupleix, il inaugure son récit par ce commentaire élogieux qui distingue la singularité de la victoire de Leucate : « Jamais assiégeans ni assiégés ne firent meilleur devoir que

⁶⁷ Hérodote I, 185 et Polémon, *Pour Cynégire* 30, *Pour Callimaque* 58.

⁶⁸ Préface §6 et §16 : « C'est là que Polémon eût dû dépenser sa peine ! C'est là qu'une nation entière de sophistes, c'est là que toute la puissance de l'ancienne éloquence grecque eût dû s'exprimer ! »

⁶⁹ Préface §17 : *Et non modo dulce, quod ille canit, sed etiam honestum est desipere in loco.*

⁷⁰ Préface §16.

⁷¹ S. DUPLEIX, *Continuation de l'histoire...*, p. 102 : « Les flancs duquel (le fort de Serbellon) estoit continuellement en feu. »

⁷² R. BARY, *La vie triomphante de Louis le Juste*, p. 89.

ceux-cy : les uns à vivement attaquer & les autres à vigoureusement deffendre ; ni jamais secours ne fut donné plus diligemment & ne réussit avec moins d'apparence : les assiegeans aians si bien pourveu à l'empescher & à le repousser, que ce fut chose prodigieuse d'en voir le succez ; & la postérité lisant cette Histoire la tiendra pour un Roman inventé & fait à plaisir : & lisant les exploits héroïques de nos Capitaines pour les descriptions fabuleuses ⁷³. » À la différence du Jésuite, toutefois, l'historiographe de la cour préfère inscrire son récit de l'événement non pas dans la lignée de l'Antiquité épique, mais dans celle de la littérature romanesque du siècle, un choix résolument moderne.

Si le récit du Jésuite toulousain s'accorde avec ceux de ses contemporains dans une même volonté de célébrer le triomphe de la France et de son roi, il en diffère par les moyens utilisés, le public visé et le projet littéraire qui le sous-tend. La préface de Poussines s'insère dans un ensemble de publications érudites sur l'Antiquité gréco-romaine et s'efforce de glorifier le présent dans la langue et le langage culturel d'une certaine élite. Ainsi, l'univers de référence contemporain est soumis à un processus d'archaïsation qui se manifeste non seulement dans la comparaison avec les guerres médiques, mais également dans la transposition des noms de peuples et dans l'anonymat, voire l'effacement des grands hommes qui prirent part à l'événement ⁷⁴. Ils ne sont célébrés qu'en tant que nouveaux Léonidas ou bien collectivement, comme autant de Cynégire ou de Callimaque. C'est donc bien souvent au lecteur de reconnaître, derrière une périphrase ou un jeu de mots, l'identité du personnage ou l'événement auquel il est fait référence. Par ce principe de l'allusion savante, le Jésuite instaure une complicité avec son destinataire et plus généralement avec le lecteur cultivé, qu'il flatte en le conviant au plaisir privilégié de partager une culture réservée à un petit nombre.

Poussines se saisit d'une coïncidence opportune entre la publication de sa traduction et l'annonce de la victoire de Leucate pour exalter, dans sa préface, le triomphe présent en l'auréolant du prestige des guerres médiques ; mais cette dernière lui offre également l'occasion de justifier toute l'actualité et la pertinence de sa traduction des déclamations de Polémon, car la victoire de Marathon retire elle aussi de cette comparaison une modernité inattendue. Si la relation du Jésuite se distingue des libelles contemporains par sa dimension littéraire et érudite qui limite *a priori* sa diffusion à un cercle restreint, il faut remarquer, à l'inverse, que le choix du latin l'inscrit aussi dans

⁷³ S. DUPLEIX, *Continuation de l'histoire...*, p. 99. Même idée dans *Le Siège et la bataille de Leucate*, 1637, p. 2 et dans la *Relation du siège et bataille de Leucate*, 1638, p. 5.

⁷⁴ Seule fait exception la personne du roi très chrétien Louis XIII, dont la mention (Préface §15) réintroduit la dimension religieuse, remarquablement absente du récit du Jésuite, alors même que le succès de la bataille fut attribué, comme il était d'usage, à la protection divine et donna lieu à un *Te Deum*. L'observation de Poussines sur la coïncidence entre la date de la victoire, l'anniversaire du roi et le jour de la Saint-Michel, protecteur des armées de France, se retrouve dans *Le Siège et la bataille de Leucate*, 1637, p. 42 et p. 45.

un réseau culturel européen, comme nous le rappelle la lettre de Louis XIV justifiant le projet d'une édition bilingue des *Triumphes de Louis le Juste XIII du nom*, afin de faire connaître aux étrangers, par le biais d'une langue commune, la geste glorieuse du roi son père, car alors en ce XVII^e siècle encore, « la latine est universelle ⁷⁵ ».

ANNE-MARIE FAVREAU-LINDER

annemarie.favreau@free.fr

Université de Toulouse II-Le Mirail

Rés. St Eloi (Bât. D)

3 rue Bobillot

31200 - Toulouse

Préface de Poussines à sa traduction des déclamations de Polémon ⁷⁶

POUSSINES, Pierre, (de Narbonne)

Πολέμωνος σοφίστου, Polemonis sophistae orationes quotquot extant duae, a Petro Possino Societatis Iesu, Latina Paraphrasi & notis illustratae, prodeunt nunc primum graece et latine, Tolosae, apud A. Colomerium, regis et academiae Tolosanae typographum, 1637

⁷⁵ *Les triumphes de Louis le Juste XIII du nom, Lettre du roi pour la traduction de l'ouvrage en langue latine* (au Révérend Père Nicolas, docteur en Sorbonne, et premier régent au grand couvent des Jacobins de ma bonne ville de Paris, écrit à Paris le 3 mai 1648) : « [...] et comme je crois qu'il ne donnera pas moins de curiosité aux Estrangers, que les merveilles qu'il contient leur ont donné d'admiration ; j'estime que pour la gloire de cet Estat, une si belle vie devoit estre exposée en autant de langues qu'il y a de nations. Je sçais que vous avez une parfaite intelligence des principales ; mais parce que la latine est universelle, et qu'elle suffit pour porter par tout le monde la renommée de tout ce qui s'est passé d'illustre sous ce règne, je me persuade que pour l'honneur de la France, et pour mon contentement particulier, vous prendrez plaisir de seconder l'intention de ces Autheurs et d'exprimer en Latin ce qu'ils ont exprimé en François. »

⁷⁶ Je remercie vivement M. Henri Lamarque, professeur à l'université de Toulouse le Mirail, qui a révisé cette traduction. Les erreurs qui pourraient demeurer sont de mon fait. Pour plus de commodité, j'ai découpé le texte en paragraphes et indiqué entre parenthèses les pages de l'édition Colomiez, 1637. La ponctuation du texte latin reproduit celle adoptée dans l'édition.

Nobilissimo amplissimoque viro dom. Ioanni Baptistae de Ciron equiti, comiti consistoriano, et in suprema Parlamenti Tolosani curia diademato praesidi, tanto fastigio dignissimo.

1. Nunc iterum tanto intervallo ad iudicia Tectosagum provocat Asia ; et edoctus Patriis Historiis atque experientia suorum Smyrnensis iste vel Laodiceus Polemon quantus nostro generi iuris amor et aequi penitus insitus a natura sit, te, cui fama sapientiae tam illustrem inter Tectosagas dignitatis acquisivit locum, te, inquam, Praeses Amplissime, litis difficillimae deposcit arbitrum. Quaeras forsitan quid hominis sit ? Poteram virum nobilissimum, disertissimum, prudentissimum, omnibus Naturae Fortunae industriaeque bonis ornatissimum dicere, sed non placet producere sermonem, uno verbo colligam omnia. Tui similis est.

2. (page 2) Quanquam habitandum equidem in isto loco non est nimis ne qua comparatione Graecum hominem, ut illis locis et temporibus praeclarum, in coelum effero : eadem te in cultiori civitate feliciori saeculo in magno laudatissimorum numero eximie florentem ; et, quod inde necessarium est, et genere virtutum et numero sophista illo potiolem, redigere in ordinem videar, et ad illius mediocritatem ex tanto vertice gloriae detractum exaequare voluisse.

Au très noble et très éminent Seigneur chevalier Jean-Baptiste de Ciron, membre du consistoire et président couronné à la cour suprême du Parlement de Toulouse, si digne d'une telle fonction.

1. Aujourd'hui, pour la deuxième fois depuis si longtemps, l'Asie en appelle au jugement des Tectosages. Instruit par l'histoire de ses ancêtres et par l'expérience des siens, ce Polémon de Smyrne ou de Laodicée sait combien l'amour du droit et de l'équité fut enfoui par la nature au plus profond de notre race ; c'est donc toi à qui la renommée de sagesse a valu un rang honorifique si illustre parmi les Tectosages, oui toi, très éminent Président, qu'il exige comme arbitre d'une cause très épineuse. Peut-être demanderas-tu quel genre d'homme il fut ? Je pourrais dire : c'était un homme d'une très grande noblesse, d'une très grande éloquence, d'une très grande clairvoyance, paré au plus haut degré de tous les avantages que procurent la nature, la fortune et l'activité, mais peu me sied de faire un discours, je résumerai tout en un mot : il est ton pareil.

2. Certes, bien qu'il ne faille pas trop s'attarder sur ce point par une comparaison, je fais l'éloge d'un Grec, une figure illustre de ces lieux et de ces temps reculés, et en même temps le tien, toi qui brilles d'un éclat exceptionnel dans une cité fort cultivée, en un siècle fort heureux, au milieu d'une foule d'hommes dignes des plus hautes louanges. Et de ce fait nécessairement, je pourrais donner l'impression de te rabaisser, toi qui es supérieur à ce sophiste par le genre et le nombre de tes vertus, et d'avoir voulu te mettre au même niveau que ce Grec ordinaire, te précipitant d'un tel sommet de gloire.

3. *Dixerit hic aliquoties in vita commode popularis rhetor. Tu Regius Orator quotidie tot annis summa semper laude. Umbratiles ille causas et pueriles festiue tractaverit : tu Fisci patronicum, Maiestatem Principis, statum Regni, rationes publicae pacis, salutem communem, tranquillitatem et dignitatem Reipublicae, saepius quam quotidianis actionibus per multos annos continuos gravissime perorasti. Quid caetera persequar quae in te summa sunt omnia ; in Polemone vel exigua fuere vel nulla ? Constantiam, fidem, moderationem, omnis privati publicique officii diligentiam, comitatem, liberalitatem, literatorum amorem, eruditionem exquisitam quandam ex omni elegantissimarum artium amoenitate delibatam. Postremo, quod caput omnium est, religionis studium constantissimum.*

4. *Haec me Kalendis forte Octobribus tibi meditantem ac scribentem, praeses amplissime, multo exoptatissimus interpellavit Nuncius victoriae Leucatis : et perturbatione subitae laetitiae de regione (page 3) sententiae cogitationisque funditus, ut verum fatear deiecit meae. Non me vexabo. Non contendam. Non affigam institutae rei reluctantem animum. Efferris me sinam isto aestu. Neque enim mihi non licebit, opinor, per te, perque humanitatem incredibilem tuam errare istum errorem in tam amoeno campo, in gratulatione publica, in Triumpho Patriae.*

3. Admettons qu'il ait, quelquefois dans sa vie, parlé avec justesse, en orateur populaire ; toi, orateur royal, c'est chaque jour, depuis de nombreuses années, entouré toujours de la plus haute considération. Admettons qu'il ait traité avec ingéniosité des causes obscures et puériles ; toi, tu as plaidé avec une très grande énergie pour la défense de l'impôt, la majesté du Prince, la situation du Royaume, les dispositions en faveur de la paix publique, le salut commun, la tranquillité et la dignité de l'État, lors d'actions plus que quotidiennes, pendant de nombreuses années consécutives. Pourquoi parcourir le reste des qualités qui se trouvent en leur totalité et à leur plus haut degré en ta personne alors qu'elles furent modiques ou inexistantes en celle de Polémon ? Constance, loyauté, modération, empressement dans tous les devoirs, tant privés que publics, générosité, libéralité, amour pour les hommes de lettres, et une sorte de savoir raffiné émanant de tout le charme qu'apportent des qualités si exquis. En outre, dominant tout, un zèle sans faille pour la Religion.

4. Voilà, très éminent Président, quelles réflexions je me trouvais par hasard en train de t'écrire en ce 1^{er} octobre, quand m'interrompit la nouvelle si vivement désirée de la victoire de Leucate. Et sous l'effet du trouble provoqué par cette joie soudaine, elle m'a arraché, je dois l'avouer, au tréfonds de mes pensées et de mes réflexions. Je ne vais pas me tourmenter. Je ne vais pas lutter. Je ne vais pas attacher mon esprit contre son gré à un sujet préétabli. Je me laisserai submerger par cette émotion. Et il n'est pas vrai, je pense, que toi-même et ton extraordinaire bienveillance ne me permettent pas de m'égarer ainsi sur un terrain si plaisant, celui de la Reconnaissance publique, celui du Triomphe de la Patrie.

5. *At qui si compos ero tuae veniae, accusent Critici licet hiatum Orationis, digressionem alienam neque apte commissam severe damnent. Omnes eorum notas omnem ignominiam vel uno fructu mei gaudii compensabo, vel una consolabor approbationis tuae conscientia. Quamquam ut hominum iudiciis nonnihil serviam : et aliquem iam isthinc iudiciis mihi defensionis praemuniam locum. Teram argumentum meum.*

6. *Insistam in Marathonio Polemonis mei campo, Datidas et Miltiadas, Darios et Athenas loquar. Callimachum denique non unum praedicabo quendam, sed quotquot nudiustertius apud Leucatam in aditu Lanthgothiae pulcherrime simul et constantissime depugnarunt. Tot vero etiam Cynaegiros quot nobilissimi fortissimique viri effusissime fugientes persecuti gloriosissime Hispanos sunt. Prorsus enim geminum septimaniae periculum illi Marathonio tempore Athenarum fuit. Imo nostrum tanto gravius quo nos rebus aliis intentos, bene meditati ; omni bellico destitutos apparatu, maximis potentissimi regis instructi copiis (page 4) hostes oppresserunt. Est quidem haec nostra ut aliarum rerum omnium ita virorum quoque fortium feracissima Provincia.*

5. Eh bien, si je suis assuré de ton accord, les Critiques peuvent bien incriminer le hiatus du discours et condamner avec sévérité une digression étrangère et maladroitement reliée. Pour tous leurs reproches, pour tout cet opprobre, j'aurai en compensation la seule récompense de ma joie, ou j'en serai consolé par la seule conviction que tu m'approuves. D'ailleurs pour me soumettre un peu au jugement des hommes et pour fortifier, en me fondant d'abord sur ta position, un point de ma défense contre les jugements, je m'en vais fourbir mon sujet.

6. Je vais prendre pied dans la plaine marathonienne de mon Polémon ; je parlerai des Datis et des Miltiade, des Darius et d'Athènes. Enfin, ce n'est pas un Callimaque isolé que je vais célébrer, mais tous ceux qui, voici deux jours, ont mené un combat décisif à la fois avec une très grande bravoure et une très grande ténacité, près de Leucate, à l'entrée du Languedoc. Et je célébrerai aussi comme autant de Cynégire, tous les guerriers si preux et si braves qui ont, avec la plus grande gloire, poursuivi les Espagnols qui fuyaient de tous côtés. Ce fut en effet pour la Septimanie un danger tout à fait semblable à celui couru par les Athéniens au moment de Marathon. Ou plutôt, notre péril s'avère d'autant plus grave que l'ennemi, ayant bien réfléchi que nous étions absorbés alors par d'autres affaires et que nous manquions de tout équipement pour la guerre, alors qu'ils disposaient, eux, de troupes considérables sous le commandement d'un roi très puissant, nous est tombé dessus. Notre province, il est vrai, tout comme elle est riche en tous produits, l'est également en guerriers courageux.

7. *Verum ut in longa possessione domestici otii, partim in expeditiones varias ; Italicas, Burgundicas, Germanicas, Belgicas, propagatum fines Galliae nostri milites abierant ; partim vicinis Provinciis contra communem hostem subsidio missi erant. Nos inermes reliquos fama nostra et, ut quidam iactabant hostium, felicitas tuebatur. Itaque non ut Athenienses vires omnes suas nulla necessitate alio distractas* ⁷⁷ *obiecere Persis : ita nobis quoque licuit. Sed ea conditio miserrima belli dicta est, ut cum lectissimis, numerosissimis, instructissimis copiis, tot regnorum collatis opibus et conspiratione conflatis, minima parte nostrarum virium, una Provincia, de rerum summa dimicarem.*

8. *Sed bene habet. Pericula virtutes produnt. Melius parati plus securitatis, gloriae multo minus haberemus. Intererat ad decus Franciae hoc intellegi, hoc experientia et rebus ipsis approbari, hoc in Orbis luce constitui : unam privato suo apparatu instructuque nec eo toto Provinciam Galliae gloriosis illis magnorum regum exercitibus profligandis abunde parem ac delendis esse. Cuius ad rei fidem quae iam tandem tam hostilis iniquitas efficacius requirere argumentum queat quam illam ipsam ex hoc*

7. En vérité, comme il est normal quand on jouit d'une longue période de paix intérieure, certains de nos soldats étaient partis pour étendre les frontières de la Gaule, lors d'expéditions diverses, contre les Italiens, les Burgondes, les Germains ou les Belges ; d'autres étaient envoyés en renfort aux provinces voisines contre un ennemi commun. Quant à nous, nous restions sans défense, mais notre renommée et – comme certains de nos ennemis le proclamaient – la chance, nous protégeaient. C'est pourquoi, il ne nous fut pas permis non plus de faire comme les Athéniens qui opposèrent aux Perses toutes leurs forces, qui avaient été détachées ailleurs (auparavant) sans aucune nécessité. Mais ce sont là les conditions, à ce qu'on dit, les plus déplorables pour faire la guerre : nous combattons pour les plus hauts enjeux avec une toute petite partie de nos forces, et à une seule province, contre des troupes d'élite innombrables et très bien préparées, car les ressources de tant de royaumes avaient été réunies et confondues dans une coalition.

Au très noble et très éminent Seigneur chevalier Jean-Baptiste de Ciron, membre du consistoire et président couronné à la cour suprême du Parlement de Toulouse, si digne d'une telle fonction.

1. Aujourd'hui, pour la deuxième fois depuis si longtemps, l'Asie en appelle au jugement des Tectosages. Instruit par l'histoire de ses ancêtres et par l'expérience des siens, ce Polémon de Smyrne ou de Laodicée sait combien l'amour du droit et de l'équité fut enfoui par la nature au plus

⁷⁷ Le sens de cette phrase est difficile à établir : les Athéniens disposaient en effet de leur armée au complet à Marathon. Poussines fait peut-être allusion à la guerre entre Athènes et Egine, cf. Hérodote VI, 85-94.

*triduo repetitam impressionis eorum depul-
sionis nostrae memoriam ?*

profond de notre race ; c'est donc toi à qui la renommée de sagesse a valu un rang honorifique si illustre parmi les Tectosages, oui toi, très éminent Président, qu'il exige comme arbitre d'une cause très épineuse. Peut-être demanderas-tu quel genre d'homme il fut ? Je pourrais dire : c'était un homme d'une très grande noblesse, d'une très grande éloquence, d'une très grande clairvoyance, paré au plus haut degré de tous les avantages que procurent la nature, la fortune et l'activité, mais peu me sied de faire un discours, je résumerai tout en un mot : il est ton pareil.

9. (page 5) *Impetum fecit in Narbonensem nostram Galliam Hispanicis exercitus. Imo ex Germanico, Italico, Siculo, Balearico, pene instar illius Marathonici trecentis ex Gentibus mixtus exercitus, Italo duce : qui vir caetera cautus minus recordari visus est illorum vulnerum quae ante hos annos opinor duos in Rhaetorum atque Insubrum finibus a nostris hominibus acceperat luculenta. Exscendunt otiose vetante nullo : non enim occupare aditum, sed intercludere reditum studebamus.*

9. L'armée espagnole attaqua notre Gaule Narbonnaise. Ou plutôt, ce fut une armée disparate composée de Germains, d'Italiens, de Siciliens et de Baléares, presque semblable à celle de Marathon aux trois cents peuples, et commandée par un Italien. Or, cet homme, prudent pour le reste, ne sembla guère se souvenir des blessures sérieuses qu'il avait reçues de nos hommes, il y a deux ans si je ne me trompe, sur les territoires des Rhètes et des Insubres. Ils avançaient tranquillement, sans obstacle. En effet, nous ne désirions pas occuper une entrée, mais couper une retraite.

10. *Primus ingressis occurrit non externus non mercenarius ductor, sed ex genere optimo Volcae nobilitatis vir pro fide pro officio pro Maiestate Regis pro gloria Franciae non laborem modo quemlibet sed vitam etiam et sanguinem pacisci certus : qualis si praesto fuisset anno superiore Pastor numquam profecto numquam Capellam Picardiam Leo Flandricus devorasset.*

10. Le premier général qui fit face aux assaillants n'était ni un étranger ni un mercenaire, mais un homme issu de l'excellente lignée de la noblesse Volque, résolu à mettre en jeu non seulement sa peine – quelle qu'elle fût – mais sa vie même et son sang, pour prix de sa loyauté, de son devoir, de la majesté du Roi, de la gloire de la France. Si un tel berger s'était trouvé là l'année précédente, jamais, assurément jamais, le Lion des Flandres n'eût dévoré la Capelle picarde.

Munitionem hic non optimam, neque comparandam Thermophylis novus Leonidas cum trecentis obtinebat Spartanis omnibus, hoc est honestae morti ac liberae devotis. Hi specimen in limine proponere Gallicae virtutis. Vocare hostem. Periculum a patria in se vertere. Detinere festinantes famelicos ad opimas Langothiae fruges, lacescere denique facile centies plures trecenti ceperunt.

11. *Obsidetur ergo locus. Tolluntur aggeres. Tormentorum ingens strepitus, machinamentorum mira species. Hactenus nostri Poliorcetae laudem tulerant indutriorum (page 6) opificum ; sed militibus isthic non lignariis fabris aut caementariis opus erat. Ergo cum arcis nostrae concussi muri horrenda late strage ruinam immanem aperuissent illa qui subire posset hostis defuit : experientia manifesto iam probante tanto meliores Hispanorum machinas quam milites esse ; ut qui illas omnes istis fugientibus lucrati victoria sumus, gratulari nobis utilem praedam ; nec desiderare iacturam facilem debeamus. Hinc illud intelligere ab aditu nudatae arcis magna caede prohibiti, sero ceperunt : animis propugnantium, non aggeribus tutam illam esse munitionem.*

Ce nouveau Léonidas n'occupait pas une meilleure forteresse, ni même une forteresse comparable à celle des Thermopyles avec la totalité de ses trois cents Spartiates, c'est-à-dire de gens voués à une mort honorable et libératrice. Ces hommes, dès le début, se mirent à offrir un modèle de vertu gauloise, à provoquer l'ennemi, à détourner sur leur personne le péril qui menaçait la patrie, à retenir des affamés prêts à fondre sur les grasses récoltes du Languedoc, et pour finir, à harceler des adversaires qui étaient bien cent fois plus nombreux, alors qu'eux-mêmes n'étaient que trois cents.

11. Donc, on assiège la place. On élève des terrassements. Ce n'est qu'un immense vacarme d'artillerie, qu'un impressionnant spectacle d'engins. Jusque là nos Poliorcètes avaient chanté les louanges de leurs excellents ouvriers, mais en ce lieu, les soldats n'avaient besoin ni de charpentiers ni de maçons. Aussi, au moment où les murs ébranlés de notre citadelle laissaient apparaître une brèche énorme au milieu de la multitude effrayante des décombres, l'ennemi manqua d'hommes pour pouvoir pénétrer par là. L'expérience prouva clairement que les machines espagnoles étaient bien meilleures que les soldats. C'est pourquoi, nous qui avons gagné par cette victoire toutes ces machines, puisque ces hommes ont pris la fuite, nous devrions nous féliciter d'un butin précieux et non regretter la facilité de la prise. Par conséquent, une fois interdits d'accès à la citadelle, pourtant démunie par des pertes considérables, ils commencèrent à comprendre, mais trop tard, cette vérité : c'était le courage des défenseurs et non les remparts qui protégeaient cette forteresse.

12. *Consilium igitur capiunt advocandae vincendis nostris insubsidium necessitatis, ut quos virtute superare se numquam posse cernerent, interclusis commeatibus penuria et mora conficerent. Et rei moles excitant incredibiles et nescio quos Assyrios aggeres ad angustias opponunt unicae nostris ad obsessos viae. Fossas ingentis operae plures ducunt, si quid esset invium nostrae virtuti, prorsus insuperabiles. Haec numquam, satis fecisse contenti, altero eadem et tertio loco iterant. Iam haec prima confessio infirmitatis ipsorum primum omen victoriae nostrae fuit.*

13. *Ita ne tam parum armis, tam parum numero, tam parum robori fidit suo tantus exercitus ? Heus vos nondum hoste viso quem scilicet conculcatum veneratis terra et cavernis vos abditis cuniculorum more vestratium Celtiberi ? Experti sumus vere nuper elapso in Stoechadibus (page 7) insulis vestra ipsorum industria et praedicatione munitissimis quam parum firmi propugnatores arcium essetis. Nunc profitemini quam non magis in oppugnando valeatis.*

14. *Restabat aciei fiducia. At certamen etiam horrent isti. Aleam campi fugiunt. Proelium pro peste habent. Non se castris modo continent sed evidenti humilimi pauoris indicio voragines pro fossis, montes pro vallis obiiciunt. Verum haec ipsa*

12. Conséquentement, ils décident de faire appel au renfort de la nécessité pour vaincre les nôtres, afin de réduire par la famine et la durée du siège – car les voies d’approvisionnement étaient coupées – ceux dont ils ne pourraient jamais, ils le comprenaient, triompher de la valeur. Et à cette fin, ils érigent des levées de terre démesurées et dressent je ne sais quels môles assyriens, pour rétrécir l’unique route s’offrant aux nôtres vers les assiégés. Ils creusent plusieurs fossés exigeant un énorme travail, absolument infranchissables, si toutefois quelque chose peut être inaccessible à notre valeur. Jamais satisfaits d’avoir accompli ces travaux, ils les renouvellent dans un second puis un troisième endroit. Déjà, ce premier aveu de leur propre faiblesse fut le premier présage de notre victoire.

13. Est-il possible qu’une si grande armée ait si peu confiance dans ses armes, dans son effectif, dans sa propre force ? Hé ! vous, Celtibères, alors même que l’ennemi n’est pas encore en vue, vous vénerez apparemment un terrassement et vous vous cachez dans des cavernes à la manière des lapins de votre pays ? Tout récemment encore, alors que le printemps venait de s’achever, nous avons éprouvé aux îles Stoechades, pourtant extrêmement fortifiées par vos soins et votre vantardise, combien vous étiez des défenseurs peu tenaces des citadelles. À présent, vous reconnaissez publiquement que vous n’êtes pas plus vaillants comme assaillants.

14. Il restait la hardiesse au combat. Mais ces hommes redoutent même la lutte. Ils fuient le hasard du champ de bataille. Ils considèrent le combat comme un fléau. Non seulement ils se retranchent dans leur camp, mais pour preuve évidente de leur

quantacumque sunt, parva dumtaxat esse lethi discrimina mox sentient. Ecce enim perlato tandem Regis imperio collecti undique ex universa Narbonensi Provincia viri fortes in procinctu stant.

15. *Illuxerat fatalis Hispanis dies ante hunc tertius inter fortunatissimum Regis nostri Ludovici Christianissimi natalem et Michaeli Archangelo Patrono Franciae sacram lucem interceptus, omen utrinque atque auspicium felicitatis trahens. Quis hic flos nobilitatis ? Quae iuventutis species ? Quis tot nobis Heroum catalogum Homerus percenseat ? Quis vultus ? Quis ardor oculorum ? Quae vocis alacritas percontantium hostis ubi lateret ? Qua esset illo penetrandum pensi nihil habentium, nihil excipientium. Vere aggeres, turres, propugnaculorum minae, muri, fossae, moenia nihil nisi terricula ignauorum, latibula timidorum, ludibria fortium sunt.*

16. *Age signum datur. Pugna committitur. Non (page 8) Volcarum in Hispanos. Facile proelium, sed hominum in montes ; eosque igneos fragore ac iactu fulminum non magis assiduo quam horribili quam exitiali detonantes. Perpetuam plumbi, ferri, flammae superne grandinem iaculantes, cum his Chimaeris Bellerophontibus nostris negotium est. Accedunt ultro, lacesunt, irruunt. Loca vel sine propugnatoribus tuta, armatis*

peur si avilissante, ils opposent des gouffres en guise de fossés et des montagnes en guise de remparts. En vérité, ils s'apercevront bientôt que ces obstacles eux-mêmes, si grands soient-ils, n'offrent qu'une faible protection contre la mort. Voici en effet que se tiennent en armes, car l'ordre du Roi a enfin été diffusé, des braves qui se sont rassemblés de tous côtés, venant de la Province Narbonnaise tout entière.

15. Le jour fatal aux Espagnols a brillé, voici trois jours, compris entre l'anniversaire bienheureux de Louis, notre Roi très chrétien, et le jour consacré à l'archange Michel, patron de la France, constituant par ces deux dates un signe favorable et un présage de succès. Quelle fleur de noblesse se trouvait là ? Quel éclat de la jeunesse ? Quel Homère pourrait nous énumérer le catalogue de tant de héros ? Quelle allure avaient-ils ? Quel feu dans le regard ? Quel transport dans la voix quand ils demandaient où se cachait l'ennemi, quand ils étaient sans souci, sans directive sur la question de savoir par où il faudrait passer pour arriver jusque là ? À vrai dire, les levées de terre, les tours, les fortifications menaçantes, les palissades, les fossés, les remparts, ne sont rien d'autre que des épouvantails destinés aux poltrons, des cachettes pour les lâches, des jouets dérisoires pour les braves.

16. Allons, on donne le signal ! On engage la bataille ! Non pas celle des Volques contre les Espagnols, combat facile, mais celle d'hommes contre des montagnes. Et ces montagnes de feu tonnaient avec fracas et lançaient des éclairs, sans arrêt, tout en semant l'horreur et la mort. Elles jetaient depuis leur hauteur une pluie continue de plomb, de fer, de feu. Voilà nos Bellérophons aux prises avec ces Chimères.

insuper insessa legionibus tamen tentant ; tamen superant ; tamen per strages hostium, per coaequatas cadaveribus fossas, certi quo destinaverant pergunt. Hic sudare Polemon debuit. Hic sophistarum omnis natio ; hic Graecae veteris facundiae vis omnis expromi. Quid primum faciam ? Exclamem ? Admirer ? Gratuler ? PANEGYRIS EA SUNT OMNIA.

Ils passent par-dessus, ils attaquent, ils font irruption. Les positions, sûres même sans défenseurs et, qui plus est, occupées par des troupes en armes, ils les assaillent pourtant, ils en triomphent pourtant. Ils continuent pourtant à travers des monceaux d'ennemis, à travers des fossés comblés par les cadavres, résolus à atteindre le but qu'ils s'étaient fixé. C'est là que Polémon eût dû dépenser sa peine ! C'est là qu'une nation entière de sophistes, c'est là que toute la puissance de l'ancienne éloquence grecque eût dû s'exprimer ! Que dois-je faire en premier lieu ? Dois-je m'exclamer ? Dois-je admirer ? Dois-je féliciter ? Toutes ces réactions relèvent du panégyrique.

17. Mihi vero iamdudum instituti memoria canit receptui et epistola clausulam flagitat : quae velut exiles rivi subitis torrentibus ; sic inopinatae huius incursu laetitiae, a modestis orta principiis in hos concionis quosdam et suggestus vortices aestu rapidae perturbationis intumuit. Etiam insanire in tempore sapientis est. Et non modo dulce, quod ille canit, sed etiam honestum est desipere in loco.

17. Pour moi cependant, depuis longtemps le souvenir du bon usage sonne la retraite et ma lettre réclame avec instance une conclusion. Tout comme de minces ruisseaux gonflés par de brusques torrents, cette lettre, alors qu'elle était née de commencements modestes, s'est gonflée, sous le coup de cette joie inattendue, en ces sortes de tourbillons du discours public et de son agencement, du fait des transports d'une émotion violente. C'est même le propre d'un sage d'être fou en temps voulu. Et non seulement ce qu'il chante est doux, mais il est même honorable d'extravaguer à l'occasion.

Mihi sic permitti volo hanc eruptionem quo modo in gratulationibus magnis cives etiam graves publice saltant conuiuente censura. Tu vero tibi habe, praese amplissime, Polemonem hunc et (page 9) istud omne quidquid est, quod tibi dicat addicique proprium non gratuiti lacessitor officii ; sed antiqui beneficii seram hanc aliquando referens gratiam vetus hospes aeternus cliens,

Ainsi, je veux qu'on me permette ce débordement de joie de la même manière que la censure ferme les yeux quand les citoyens, même austères, dansent en public au milieu de grandes manifestations de reconnaissance. Quant à toi, très éminent Président, reçois pour toi le Polémon que voici et tout ce que te dédie et te dédicace en propre non pas l'exécuteur importun d'un devoir désintéressé, mais l'hôte d'au-

*tibi in omne tempus deditissimus
Petrus Possinus Narbonensis e societate Iesus
Tolosae Kal. Oct. Anno 1637*

trefois et le serviteur éternel qui s'acquitte
enfin de cette dette de reconnaissance
tardive envers un bienfait ancien.

À toi pour toujours, ton très dévoué
Pierre Poussines de Narbonne, de la Société
de Jésus.

Toulouse, le 1^{er} octobre de l'année
1637.